

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 24

Artikel: Onna bouna remotchà
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188766>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

à Guernesey. Dans une de ses promenades solitaires, Victor Hugo aperçoit sur le bord de la route un bambin de 5 ans, qui se frotte les yeux et paraît s'éveiller d'un long sommeil. C'est le fils de M^{me} X..., dame anglaise, que le grand poète connaît de vue et qui habite à l'autre bout de l'île. L'enfant, se promenant, s'était égaré et endormi.

Hugo n'hésite pas. Il sourit au petit bonhomme, le charge sur ses épaules et l'emporte à Hauteville-House pour le faire reconduire chez sa mère par un domestique. Mais voici qu'un affreux orage éclate, impossible de renvoyer l'enfant par cette pluie battante et à pareille heure. On fait prévenir M^{me} X... que son fils est jusqu'au lendemain chez Victor Hugo. Le lendemain, effectivement, le petit X... rentre chez sa mère, chargé de fleurs et de fruits que l'auteur des *Misérables* lui envoie avec l'enfant égaré. Et quand, les premiers baisers échangés, on demande à l'enfant s'il s'est amusé chez l'illustre poète :

— Oh ! je crois bien. Nous avons joué au lion et au chasseur. C'est M. Hugo qui faisait le lion sous la table, qu'il appelait son antre. Et figure-toi, maman, que tout à coup le lion se met à rugir et veut sortir de son antre. Mais il déplace la nappe et renverse toute la vaisselle qu'il y avait dessus. Ce qu'il y a eu d'assiettes cassées ! Et ce que nous avons ri !

Onna bouna remotchà.

Se vo n'ai ni ardzeint, ni courtena et ni tsédau, vo n'êtes qu'on bedan ; et quand bin vo z'ariâ atant dè cabosse qu'on menistrè, vo n'êtes bon à rein se vo n'ai pas dè la paille dein voulrè bottès. Volliâivo frequentâ onna pernetta ? On ne la laissè aberdzi què quand on sà que voulrè chòquès cheintont l'étrablio et que quand vo z'allâ à la faire n'est pas po lâi brocantâ et lâi maquignenâ dâi cabrès et dâi bocans. Ai-vo jamé z'âo z'u vu on pourro gaillâ ètrè syndiquo ào bin mémameint municipau ? Et su lo militéro ! lè galons n'êtint diéro lè z'autro iadzo que po lè lulus que poivont portâ onna matola dè bûro ào capitaino ; mâ faut bin derè que cein a tsandzi oreindrâi et que du qu'on a aboli lè revuès et qu'on est ào fédérat, on arâi bio avâi onna courtena asse hiauta què Noutra Dama dè Lozena, cein ne sai dè rein po ètrè caporat s'on n'a pas la cabosse po cein, que ma fâi cein n'est què justo.

Portant dè tot temps y'a z'u dâi dzeins que respettâvont mè clliâo qu'aviont dè l'esprit quand bin l'êtint pourro, què dâi dadou qu'aviont prâo mounia, coumeint vo z'allâ vairè.

Vo z'ai bin oïu parlâ dè cé monsu Lhiâire dè pè Tsevelhy, qu'a fé clliâo tant bio potrés que y'avâi à Lozena y'a on part d'ans : lo majo Davet, lè Suisses que font passâ lè z'Etaliens dézo on dzao ; on certain Pantet que tracivè après dâi gaupès ; onna pernetta que soclliâvè dein on subliet ; et onna troupa d'autre, ti pe bio lè z'ons què lè z'autre. Eh bin, cé monsu Lhiâire, que démâorâvè pè Paris, étai z'u on iadzo tsi Napoléon po lâi dessinâ on potré, et monsu Lhiâire avâi défeindu que cauquon eintrâi dein la tsambre iô travaillivè. On lulu qu'étai per-

quie, et qu'étai on prince, vollie tot parâi eintrâ ; mâ Lhiâire lâi clliouse la porta ào naz, et l'autro, fureux dè cein qu'on tsancro dè Suisse ousâi lâi resistâ, einfoncè quasu la porta, eintrâ dè fooce et fâ : Non de non ! voudré bin savâi s'on pétaquin coumeint vo ousérâi mè mettrè frou. Ma fâi Lhiâire, fureux dâo toupet dè cé gaillâ, pousè sa boâite dè couleu, trait son brûlôt, châote su l'estaffier et lo fot avau lè z'égras. Ao trafi que cein fe, l'empereu arrevè et lo prince lâi portâ plieinte contre lo peintre que lâi a bailli 'na dédzalâïe et démandè 'na pounechon. Quand Napoléon sâ coumeint l'afférè s'étai passâ, lâi repond :

— Eh bin, na, me n'ami, vu bin m'ein gardâ, kâ avoué lè dozè Français lè pè taborniô de l'empire, put férè dozè princes coumeint tè ; mâ avoué dozè princes dè te n'acabit ne saré pas fotu dè férè on peintre coumeint monsu Lhiâire.

Lo prince, aplati pè cllia remotchâ, s'ein alla coumeint on tsin fouattâ, tandi que lo peintre ralumâ son brûlôt po continuâ se n'ovradzo.

Eh bin, tot parâi, quiet qu'on ein diéssè, Napoléon avâi dâo bon.

Le roman du caniche.

VII

M. de la Cochardière avait envoyé chercher chez Révillon une peau d'ours qui avait remplacé la dépouille du tigre ; mais, du moment où madame prenait possession de lui dès la première heure, la sortie de Fido se trouvait irrévocablement supprimée, car il ne se sentait pas l'audace de proposer à sa femme d'admettre le caniche en tiers dans leur récréation ambulatoire ; il commençait à pressentir l'animosité décidée dont son chien était l'objet.

C'était surtout par des coups d'épingle incessamment répétés qu'elle se manifestait. Un domestique négligent ne laissait pas tomber une goutte d'eau sur les tapis des corridors sans que cette tache incongrue fût mise à l'actif de la déplorable éducation de Fido. Bien entendu, Mme de la Cochardière avait trop le sentiment de la bienséance pour se livrer à la moindre récrimination ; elle se contentait de hausser les épaules ou de relever sa robe avec quelque dégoût, quand elle passait dans le voisinage de l'une de ces abominations.

En même temps, on découvrait à l'odeur caractéristique du chien une intensité toute nouvelle ; cette odeur allait poursuivre la maîtresse du logis jusque dans sa chambre à coucher, en traversant trois vastes pièces et, du soir au matin, il fallait brûler des parfums jusque dans le vestibule. Ce ne fut pas tout : un beau matin, la jeune femme se plaignit de n'avoir pas pu trouver une minute de sommeil, tant elle avait été tourmentée par un émigré qui ne pouvait provenir que de la toison du caniche.

Ces plaintes eurent nécessairement des échos ; depuis ce moment, pour faire leur cour à leur maîtresse, les femmes du service, qui, avec le flair de la domesticité, avaient parfaitement deviné l'objet de cette animadversion, ne manquaient jamais de se gratter avec fureur quand M. le baron se trouvait présent.

Il était devenu bien triste, ce pauvre baron. S'il tenait à son vieux camarade, il aimait passionnément sa femme, un peu son repos ; il comprenait que l'heure du sacrifice était venue et qu'il ne gagnerait rien à l'ajourner. Aussi un jour, en entrant chez Mme de la Cochardière avant